



L'auteure (ici dans l'atelier d'ébénisterie Cognet à Menton, qui était l'ancien atelier de son père) vient de sortir un livre sur l'histoire de sa famille franco-italienne dans le contexte de la frontière, symbole mémoriel de ces hommes et femmes qui l'ont façonnée. (Photo R. D.)

Christiane Garnero Morena, sa vie faite de frontières...

À la fois française et italienne, cette spécialiste des territoires, née à Menton, sort un livre pour raconter la grande histoire de sa famille, sur cette frontière, symbole de destins croisés.

C'est au milieu des planches et de la sciure de bois de l'atelier d'ébénisterie de son père (aujourd'hui, l'atelier Cognet) que Christiane Garnero Morena a passé toute son enfance à Menton. Et, dès qu'elle se rend en centre-ville, c'est un passage obligé, tel un rituel de mémoire, pour cette historienne, géographe, enseignante, écrivain et consultante auprès d'organismes internationaux, qui a un parcours pour le moins hétéroclite, mais tellement similaire à la vie de sa famille, qui a vécu, depuis plusieurs générations, de part et d'autre du territoire franco-italien. Jusqu'à ses 21 ans, Christiane, née à Menton, a résidé dans la rue de la Marne, puis au-dessus de Castellar, plus proche de la frontière, sur cette ligne, symbole d'une quête permanente et d'une mémoire croisée pour ses ancêtres, de leurs allers-retours en quête de travail ou de liberté.

C'est à ce balancement séculaire sur « sa frontière », entre passé et présent, entre souvenirs familiaux et réalités migratoires, entre deux espaces délimités en certaines périodes de l'histoire et pourtant si reliés par une continuité d'identité que Christiane consacre un livre intitulé *Petites mémoires d'une terre de frontière*. Et elle prévient d'emblée : « Ce n'est pas un livre d'his-

toire ! », mais plutôt l'histoire d'une famille qui a choisi (ou pas), au fil des guerres et des événements, de la traverser, de l'Italie vers la France ou de la France vers l'Italie, pour continuer à vivre dignement et en toute sécurité.

« La frontière, elle ne nous lâche pas ! »

« Car la frontière pour nous tous, que ce soit ma famille paternelle ou ma famille maternelle, elle ne nous lâche pas ! ». Alors, poussée par un « élan vital » pour « laisser une trace », Christiane Garnero Morena a voulu raconter avec sa plume intime et ses qualités d'analyste, « les personnages de mon entourage, porteurs de morceaux de l'Histoire », qui sont aussi « témoins d'événements, critiques d'une société... les stéréotypes de leur époque sur cette terre de frontière et lieux de passage, et qui m'ont façonnée ». Il y a Menton d'un côté, « notre port d'attache », et la « ville des origines de l'autre côté de la frontière ». Son père, mort très jeune, était en effet né à Vintimille et sa mère (née Biancheri) à Bordighera.

Les grands-parents maternels de Christiane, Pasquale et Eleonora, avaient quitté l'Italie, car lui, qui était « rebelle, anarchiste et philosophe », et horticulteur de métier,

voulait rester un homme libre, refusant d'adhérer au parti fasciste. Il abandonne tout, passe par les montagnes en France en 1936, et devient ouvrier agricole dans une exploitation de plantes grasses près du pont Saint-Louis. Puis il quitte Menton quand il comprend qu'elle sera la première ville envahie par les troupes de Mussolini ; se réfugiant avec sa famille à Saint-Antoine de Ginestière, sur les hauteurs de Nice, il est accueilli par les Revelat-Bellone, qui étaient aussi des horticulteurs d'oignons. Son grand-père paternel, Giovanni, avait fait la Première Guerre côté italien, puis la Seconde côté français, car il venait d'être naturalisé. Comme de nombreuses familles mentonnaises, il a connu avec sa femme Maria Louisa et son fils Pierre (le père de Christiane), alors âgé de 16 ans, la déportation de la population dans le Var et les Pyrénées. Typographe de métier, il avait son imprimerie en face de l'Hôtel Méditerranée. Il découvre la musique classique au Festival de Menton, qu'il venait écouter « derrière les barricades » et rencontre son fondateur André Borocz, qui deviendra un ami cher de la famille. Christiane se souvient, qu'enfant, la frontière avait encore un « vrai rôle » et qu'il fallait déclarer un bloc de parmesan, une bouteille de mar-

sala... ou l'ours en peluche que lui avait offert une parente en Italie et qui avait nécessité de régler des droits de douane en France. « C'était humiliant ! ». Des petites histoires familiales qui se dévoilent au fil des pages de son ouvrage et des objets qui prennent une dimension mémorielle, comme cette grande malle en cuir noir « qui focalise les errances de la famille des Biancheri sur ce territoire », et dont le premier voyage date du milieu du XIX^e siècle, ou encore la poupée Nana de sa mère, la cafetière toute cabossée de son père...

De l'hospitalité au cri déchirant

Ce n'est peut-être pas un hasard si Christiane Garnero Morena – qui a fait le choix de la double nationalité franco-italienne « de plein droit » – s'est spécialisée dans l'aménagement du territoire, après avoir obtenu une maîtrise sur le patrimoine naturel et culturel de l'ancien évêché de Vintimille, puis un doctorat en histoire de l'art, ce qui l'a conduit, entre autres, à travailler à l'Institut international d'études ligures de Bordighera, à enseigner dans les écoles d'architecture de Lyon et Strasbourg (mais aussi en Italie, Tunisie, Turquie)... et d'intégrer au parc de la Villette, l'unité sur la mé-

moire des territoires. C'est aussi aux confins du Cambodge et de la Thaïlande qu'elle a été consultante pour l'Unesco (elle a effectué plusieurs missions) pour la création d'un musée mettant en scène le territoire et sa population de la province de Preah Vihear. « Je suis le témoin d'un patrimoine qui m'a été transmis, l'hospitalité de la frontière. » Celle de ses grands-parents qui ont accueilli des juifs étrangers, en 1938, victimes des lois racistes en Italie. « Aujourd'hui, pour la majorité d'entre nous, la frontière n'est plus qu'un lieu sans importance. Elle est cependant toujours une frontière pour les nouveaux fugitifs de l'histoire, se navre Christiane. Une ligne fatidique d'humiliations, de brimades et de renvois », évoquant l'emblématique Pas de la mort.

« Avant d'être un lieu géographique, pour moi, il est un cri déchirant que je continue d'entendre... Je le vois de mon jardin, il est souvent la fin du voyage. »

RACHEL DORDOR

Savoir +

Thé littéraire avec présentation du livre : le vendredi 28 février à 15 h à la bibliothèque « L'Odysée », avenue Boyer, Menton. Pour se procurer le livre : site de Publibook (librairie.publibook.com), 11 euros.